

Le nombre des consommateurs qui consultent leur épiciers au sujet des produits alimentaires est surprenant ; les épiciers honnêtes et soucieux de ses intérêts utilisent cette tendance à leur propre avantage sans sortir de la loyauté. Si l'épiciers dit à un consommateur, et s'il le dit loyalement, qu'il ne connaît rien de tel produit et qu'il ne l'a pas en magasin parcequ'il y en a tant d'autres meilleurs, les milliers de dollars dépensés en annonces l'ont été en pure perte en ce qui concerne le consommateur.

Au contraire, si l'épiciers a une bonne opinion d'un article donné c'est pour cette article un élément de succès. En général, le consommateur qui vient au magasin avec l'intention d'acheter un autre article, cinq fois sur dix achètera celui que l'épiciers lui aura dit être supérieur et donner plus de satisfaction. Le détailleur peut à son gré aider ou retarder à jamais le succès d'un produit alimentaire, pratiquement tout dépend de lui. — *Grocery World.*

POUR LA CULTURE

L'agent d'émigration, à Liverpool, pour le compte du gouvernement du Manitoba est arrivé dimanche dernier à Halifax avec 300 émigrants à bord du *Parisian*. La plupart des futurs colons sont des jeunes gens appartenant à la classe agricole et se sont dirigés immédiatement vers le Manitoba et le Nord Ouest.

Nous voyons avec satisfaction l'arrivée de nouveaux colons au Canada et nous applaudissons sans réserve à toutes les mesures propres à attirer dans notre pays la classe de gens qui lui convient le mieux, c'est-à-dire des cultivateurs, des hommes qui aiment la terre et savent la faire produire.

Mais nous nous demandons aussi pourquoi le gouvernement, ou plutôt les gouvernements ne prendraient pas, parallèlement aux mesures d'immigration, des moyens propres à empêcher l'émigration des nôtres vers les Etats-Unis.

Nos hommes d'Etat ne peuvent, pour peu que l'intérêt du pays les guide, voir chaque année, des centaines de famille passer la ligne quarante-cinquième, sans en éprouver quelque chagrin, nous allions dire quelques remords.

Il est admis par tous que le sol canadien est fertile, que son climat se prête à la culture des céréales, des légumes et de nombre de plantes industrielles ; si nos agriculteurs quittent le pays qui les a vu naître,

leurs familles qu'ils chérissent et la terre qu'ils ont engraisée de leurs sueurs, ce n'est donc pas l'ingratitude du sol qui les chasse loin de leurs foyers aimés.

Pour tout bon canadien, il n'y a qu'un pays au monde : le Canada. Ce n'est pas seulement dans ses vieux refrains que le canadien chante son pays et si les anciens apprennent aux jeunes, dès le berceau, à bégayer :

“ O Canada, mon pays, mes amours ! ”

c'est bien plus encore dans leur cœur que sur leurs lèvres que vibre la note patriotique.

Non, ce n'est pas plus le manque d'attachement au pays que l'absence d'un sol fertile qui fait émigrer nos robustes campagnards vers d'autres lieux. Le canadien, d'ailleurs, ne se hâte-t-il pas de retourner auprès des siens, dès que, par son travail et ses économies, il a pu amasser assez de biens au dehors pour payer ses dettes, purger ses hypothèques et établir ses enfants ?

On a dit et on répète souvent encore que dans nos campagnes on n'est pas assez économe et que l'argent s'en va aussi rapidement qu'il vient. On a accusé le luxe, la passion des chevaux, des beaux attelages, la propriété d'un piano, comme étant les causes ordinaires de la ruine de nos cultivateurs.

On semble vouloir refuser aux habitants de la campagne ce qu'on accorde à l'ouvrier des villes. Aux yeux d'un grand nombre, le cultivateur ne devrait être vêtu que d'étoffes fabriquées sur la ferme, son mobilier ne pourrait être que d'une antique simplicité de forme et d'étoffe, aucun instrument n'aurait le pouvoir de jeter un peu de gaieté et de confort dans l'âme de nos rudes travailleurs ; en un mot, à eux toute la peine, le dur labeur et les privations. Les travaux forcés à perpétuité, c'est le seul lot qu'on consent à leur accorder.

A quoi sert de généraliser ainsi ? Nous savons bien que quelques cultivateurs doivent leur situation précaire, embarrassée, obérée même, à des dépenses exagérées, peu en harmonie avec leurs ressources et leurs revenus, mais franchement c'est l'exception et non la règle.

La règle, au contraire, dans nos campagnes, c'est l'existence modeste et simple de l'habitant.

D'où vient donc que cette population saine, vaillante et forte, qui travaille avec courage et persévérance, qui se refuse à peu près toutes jouissances, n'arrive pas à joindre les deux bouts et songe à s'ex-

patrier ? D'où vient donc que le cultivateur consente à abandonner son indépendance chez lui pour enchaîner sa liberté dans les manufactures de l'étranger ?

On a prétendu comme nous le disons plus haut, que le cultivateur était l'artisan de son propre malheur, on a déclaré qu'il était dépendant, on a même osé prétendre que le cultivateur manquait de sobriété ; en un mot, pour ne pas chercher les motifs réels de ses malheurs on a trouvé tout simple de dire : le cultivateur est pauvre, c'est sa faute et on est resté là.

Nous ne voulons pas dire cependant qu'on n'a rien fait, ni rien voulu faire pour la classe agricole ; nous rendons pleine justice aux efforts tentés dans ces dernières années par la création de cercles agricoles, par l'établissement de fromageries, beurreries, etc. Nous ne pouvons qu'applaudir à la création des missions agricoles, des conférences sur les méthodes nouvelles d'agriculture, d'élevage, d'ensilage, etc., etc.

Mais ce que nous tenons à constater par dessus tout, c'est que tout ce qui a été fait a été insuffisant pour enrayer l'émigration de nos cultivateurs.

Les maux dont souffre l'agriculture dans notre province n'ont pas été complètement étudiés de sorte que le remède n'a pu être appliqué.

Certaines plaies ont été guéries, il est vrai, les mesures que nous rapportons plus haut y ont aidé. Ce qui prouve qu'en cherchant on trouve. Il faut donc chercher encore et découvrir le mal, si on veut la guérison.

Notre agriculture se meurt ; les campagnes, en certains endroits se dépeuplent, le fait n'est hélas ! que trop vrai.

Une enquête sur les besoins des cultivateurs peut seule renseigner sur ses maux et les remèdes à leur appliquer.

Une enquête bien conduite démontrerait que le manque de bons chemins et quelquefois l'absence de chemins praticables est un obstacle à l'écoulement des produits.

On trouverait que pour certains produits les tarifs des chemins de fer sont trop élevés.

On découvrirait peut-être aussi que les taxes municipales, d'éducation, d'église, et les taxes directes et indirectes des gouvernements viennent grever d'un lourd fardeau le budget du cultivateur.

Une enquête permettrait en outre de mieux instruire les populations agricoles sur la manière dont elles